

GRAPPES REMOISES

LE MAG' DES LYCÉENS DE PREMIER CAMPUS



ÉVÉNEMENT
Un avant-goût
de la coupe
du monde
féminine de foot

SOCIÉTÉ
Le harcèlement
de rue,
une violence
sexuelle

CULTURE
Le spectacle
Un-femme:
pour / contre



UN AVANT-GOÛT DE LA COUPE DU MONDE FÉMININE

Mercredi 27 février, à 100 jours du coup d'envoi de la Coupe du monde féminine de football, le stade de Reims a joué les avant-premières. Près d'un millier de Rémois sont venus profiter des animations et d'une séance de dédicaces avec les joueuses et les joueurs du club. Une bonne nouvelle pour la reconnaissance du foot féminin.

À l'approche du stade, le parking est plein à craquer. Les familles y abandonnent leurs voitures pour se diriger vers l'antre sportif du fameux club de football rémois: le stade Delaune. À l'entrée, la statue de Raymond Kopa, icône locale du ballon rond, surplombe la foule tandis que des groupes de visiteurs se font photographier à ses côtés. À l'intérieur, les gradins se remplissent dans une ambiance festive. Pourtant aujourd'hui, il n'y a pas match. Les

équipes ont hissé un tifo sur lequel est écrit: «J-100», soit le décompte avant le coup d'envoi de la coupe du monde féminine de football. Reims accueillera six matchs du mondial, alors la ville a vu les choses en grand.

Sous un soleil estival, au moins un millier de Rémois ont répondu présent. Les enfants se pressent dans le complexe René Tys voisin pour participer aux animations de l'après-midi. Au programme: jeux techniques, baby-



foot à taille humaine ou encore matchs de foot. Sans oublier la séance de dédicaces avec les joueuses et joueurs du stade de Reims. Au rythme des percussions brésiliennes, la batucada rémoise Ritmistas Dos Pily entraîne le public vers les activités.

Reims déjà sensible au foot féminin

Parmi la foule, Amar, éducateur d'une quarantaine d'années, accompagne un groupe de jeunes enfants. Il est heureux de constater l'engouement des Rémois pour le foot féminin: «Si la France gagne la coupe, ça peut être un boom pour le développement du sport féminin. On a déjà une très bonne équipe féminine à Reims.» Et c'est peu dire: l'équipe de Reims féminine de football est aujourd'hui première au classement du championnat. D'ailleurs, Amar préfère se rendre au stade quand les filles sont sur le terrain: «L'ambiance du foot féminin est supérieure au foot masculin», assure-t-il.

Assise sur le banc des remplaçants, Régine, la soixantaine, accompagnée de son mari et de son petit-fils, mitraille le terrain avec son appareil photo. «Je suis bien contente, pour une fois qu'il se passe quelque

chose à Reims! La coupe du monde ça va faire connaître la ville à une plus grande échelle.» Si Amar et Régine apprécient le foot féminin, ils admettent ne pas connaître beaucoup de noms de joueuses.

Les jeunes joueuses espèrent la Coupe

Les vrais «fans», ce sont les jeunes joueuses des clubs de foot des villes du Grand Reims, venues spécialement pour l'occasion. Catherine, 12 ans, joue défenseuse au club amateur de Sainte-Anne, dont elle porte fièrement les couleurs. Sa source d'inspiration? «Wendie Renard», lance-t-elle sans hésiter. La défenseuse de l'équipe de France joue également dans la très prestigieuse équipe de l'Olympique Lyonnais, vainqueur de cinq Ligues des Champions féminines.

«Ça montrera que y'a pas que des hommes qui peuvent remporter les coupes et que la femme peut être tout aussi forte que l'homme».

À quelques mètres, Coralie, 13 ans, se dit optimiste sur les chances de l'équipe de France féminine de remporter la Coupe en juillet prochain. Elle joue en catégorie U13 à La Neuville au poste d'attaquante et pense bientôt passer gardienne, «parce que j'aime l'idée de sauver mon équipe», explique-t-elle. Pour la jeune fille, une victoire des bleues, ce serait la consécration de cette discipline qu'elle aime tant: «Ça montrera qu'y'a pas que des hommes qui peuvent remporter les coupes et que la femme peut être tout aussi forte que l'homme» ●

**Benito Daniel Diampanga,
Nevrez Yurstever,
Mohamed-Ali Lazizi,
Brahim Regradj**



ZAHIA AUPRÈS DES PLUS PAUVRES AU NOM DE SON FRÈRE



Deux fois par semaine, elle retrouve ceux qui n'ont rien pour leur apporter l'essentiel afin qu'ils ne meurent pas comme celui qu'elle aurait voulu sauver.

Sarah*, petite fille de 5 ans aux yeux bleus, à la chevelure blonde, s'approche de Zahia en pleurant. D'une voix hésitante, elle dit: «*j'ai faim*». Deux fois par semaine, ils sont une vingtaine à attendre celle que l'on appelle «*la maman de la rue*» à la gare SNCF de Reims centre, en face de l'arrêt de bus. Sans domicile fixe, réfugiés, en famille, solitaires ou en tandem de galère, ils viennent là pour récupérer de la nourriture. Quand la petite Sarah s'avance, un malaise s'installe, comme si chacun revoyait sa propre douleur à travers cette exclamation enfantine.

Elle est venue avec ses deux grands frères, sa mère et son père qui la reprend de manière brusque pour se remettre dans la file d'attente. La distribution doit se faire selon les règles fixées par Zahia pour ne pas ajouter de l'indignité à l'indignité que les bénéficiaires vivent au quotidien. Quand l'un d'entre eux tente de se servir lui-même, elle l'arrête sèchement: «*ici c'est moi qui sers, allez bouge!*». L'homme suspend son geste et repart aussitôt. Qui sont-ils? Ceux qui se trouvent en dehors des radars de l'État puisque son aide s'arrête aux

bénéficiaires du RSA: «*Je dois me consacrer au plus urgent en priorité. Je n'interviens plus à partir du moment où ils reçoivent le RSA et les aides auxquelles ils ont droit. Ils doivent se prendre en main. Dans la mesure du possible évidemment.*»

Je n'ai pas pu te sauver toi

Zahia Nouri, d'origine algérienne, femme de caractère, ne se laisse pas déborder. Mère d'une petite fille et de deux garçons, enthousiaste, joyeuse, «*grande gueule*», elle ne prend pas «*la grosse tête*», mais tient à ce que tout se déroule dans le calme. Elle accueille chacun chaleureusement d'un «*bien, ou bien?*», prenant des nouvelles des uns et des autres. Tous ont son numéro de portable pour la joindre en cas d'urgence ou s'ils doivent résoudre un problème grave, un problème qui les dépasse. L'objectif qu'elle s'est fixé tient en quelques mots: faire face aux besoins primaires des plus démunis.

Pourquoi cette femme s'est-elle lancée dans cette aventure en créant Maraudé citoyenne rémoise en 2013? Démunie devant la mort de son frère, il y a six ans, devenu alcoolique, elle s'est promis de ne plus rester sans rien faire. Elle lui a fait une promesse: «*Je n'ai pas pu te sauver toi, mais je vais essayer de sauver les autres.*» Il ne s'agit pas là de distribuer des repas comme aux Restos du cœur, mais d'offrir de la nourriture qu'elle récupère dans des enseignes qui veulent rester anonymes. Dans sa voiture s'entasse une épicerie basique avec de la charcuterie, du pain, des produits laitiers, des pâtisseries fabriquées par une boulangerie, qui elle aussi «*veut rester anonyme*». On trouve aussi des produits d'hygiène comme du gel douche, du shampoing ou du savon.

Mais Zahia ne se limite pas à ces produits de première nécessité. Elle sert aussi «*d'assistante sociale*» et trouve des moyens pour la prise en charge médicale avec la Sécurité sociale. Si l'une de ses bénéficiaires a besoin de lunettes, elle en trouvera. Idem pour les problèmes d'audition. Si l'un d'eux a des questions juridiques, elle pourra se tourner vers trois avocats du barreau de Reims qui lui apporteront leur aide bénévolement.

Basculer dans l'errance

Parmi les bénéficiaires du soir se trouve Stélie-Kleo Boguean, ancien militaire, originaire de Roumanie, né en 1972. Il raconte une vie qui a basculé récemment dans l'errance. En France depuis quelques années, il dit avoir une fille en Roumanie et voudrait aller vivre au Danemark. Là-bas, il en est sûr, il pourra trouver du travail et assure dans un français hésitant que la «civilisation est meilleure». Avant de tomber dans le cercle vicieux de l'alcool, il avait rencontré, à Metz, une femme qui travaillait à la SNCF. Pour des raisons qu'il élude, ils se sont séparés et il a repris la route avec beaucoup de difficultés pour se retrouver à Reims.

Il ne veut pas se plaindre et dit «être heureux de toute manière». Il rêverait d'écrire un livre, une autobiographie et voudrait distribuer l'argent «aux enfants orphelins». «L'argent n'est pas important pour moi», dit-il. Il refuse que l'on s'apitoie sur son sort, même si avec son compte Facebook on peut mesurer la différence entre sa vie d'avant et sa vie de maintenant. La glissade paraît vertigineuse, mais lui, reste souriant et enthousiaste, heureux de s'ouvrir à quelqu'un et de raconter son parcours. Zahia le sait: «beaucoup n'ont pas besoin de manger ou de trouver du savon. Souvent, ce qu'ils cherchent d'abord, c'est juste de pouvoir parler.»

Pour l'avenir, Zahia dit ne pas être sereine en voyant la pauvreté augmenter ces dernières années. Elle se dit qu'il faudra poursuivre son action, que les gens auront encore besoin de soutien et de réconfort dans la rue. Elle espère que son association pourra évoluer, ouvrir de nouveaux horizons et accroître son action dans la ville de Reims. Pour cela, il faudra que les donateurs ne la lâchent pas, elle qui se refuse à aller chercher des soutiens auprès des pouvoirs publics ●

Kadiatou Konaré,
Tasnine Mabrouki

*Le prénom a été changé.

Adresse: 48B rue des Gobelins
51100 Reims

Facebook: Maraude citoyenne Rémoise

Mail: nour.zahia@neuf.fr

Page web: <http://maraude-reims.fr>

FLORIAN MARY

ENCADRANT LES ÉLÈVES DE PREMIER CAMPUS

Rémois de 30 ans, Florian est professeur des écoles à la Maison d'arrêt de Reims depuis 7 ans. Sportif, il est aussi l'un des piliers du projet Premier Campus* organisé par Sciences Po.

Grand, 1m85, costaud, 85kg, il a une allure sportive. Mais ce qui frappe au premier abord est son sourire et sa poignée de main généreuse. Attention au broyage de mains! Né le 7 novembre 1988, à Reims, Florian a passé les premières années de sa vie à Bezannes (Marne), il a poursuivi sa scolarité au lycée Clémenceau, classé en ZEP, où il a décroché son baccalauréat scientifique. Il a continué ses études dans la même ville et se dirige vers une formation STAPS.

Prof, politique et entraîneur

En 2010, il décide de passer le concours de professeur des écoles, qu'il réussit, et choisit d'enseigner à des personnes incarcérées de la Maison d'arrêt de Reims. Il est également engagé en politique, puisqu'il a été conseiller municipal à Bezannes (Marne) pendant six ans, de 2008 à 2014. Responsable de la commission Jeunesse et sports, il était responsable du club de foot, le FC Bezannes, et du Tennis club de Bezannes.

Ce qu'il aime par-dessus tout, c'est «installer la confiance» autour de lui. Que ce soit avec ses élèves prisonniers à la Maison d'arrêt de Reims, ou avec les jeunes qu'il encadre sur le campus de Sciences Po, Florian s'engage pour les autres. Joyeux par nature, il a beaucoup d'empathie envers les jeunes qu'il aide en prison et se donne corps et âme pour les mettre à l'aise.

Le plaisir de la rencontre

Il ne lui a pas fallu longtemps pour s'attacher à ses élèves, et c'est réciproque. Avec les prisonniers, il sent que le «lien qui se tisse est plus fort que celui qui va relier un élève et un professeur dans un collège ou un lycée classique». Ceux qui retrouvent la liberté n'hésitent pas à l'arrêter dans la rue pour discuter avec lui et le remercier.

Longtemps il a ressenti une appréhension au moment d'entrer en prison pour donner des cours à cause des barreaux et du «bruit des écrous». Ce qui le motive, c'est «le plaisir que lui procure la rencontre d'une nouvelle personne ainsi que la richesse que chacun apporte à l'autre», dit-il en évoquant ses élèves au club de tennis ou les mineurs incarcérés. Dans l'immédiat, il envisage de poursuivre l'enseignement aussi bien sur un court de tennis qu'en prison, les deux lui tenant à cœur ●

Ayse Gümüs,
Théo Lefevre

*Premier Campus est un projet organisé par Sciences Po pour lutter contre l'autocensure des élèves au lycée. Les élèves, en classe de seconde, première et terminale, boursiers pour la plupart, viennent d'une vingtaine d'établissements.



LE HARCÈLEMENT UNE VIOLENCE

À Reims comme ailleurs, le harcèlement de rue sévit. Ces violences sexuelles du quotidien contraignent de nombreuses femmes à changer leurs habitudes dans l'espace public.

Dans les rues piétonnes autour de la cathédrale, les Rémoises traversent le centre, sortent des magasins ou profitent d'une pause au soleil. «*Quand on me siffle, je me sens comme un objet*» témoigne L., assise avec sa copine sur la Place du Parvis. À quelques pas de là, dans une rue commerçante, S., la trentaine, énumère le genre d'agressions verbales qui font désormais partie du quotidien: «*On me dit: "hé mademoiselle t'es bonne" ou "je ne sais pas ce que je vais te faire"*». Main dans la main, un couple de trentenaires passe: «*Moi j'ai eu la totale de l'agression*», résume P. la jeune femme, «*d'ailleurs je passe au tribunal bientôt pour ça* ». V., une septuagénaire et sa fille sortent d'un café. Du fait «*de mon âge*», la mère ne se sent plus concernée par le harcèlement, mais



estime que la situation ne s'arrange pas pour les femmes: «*Dans les années 70, c'est pas parce qu'on voyait une femme en mini-jupe que, tout de suite, c'était des agressions verbales. Pour moi, c'était beaucoup plus libre avant qu'aujourd'hui. Il n'y a plus de respect.*» Sa fille poursuit: «*Ça rétrograde au lieu d'avancer et c'est triste*».

« Ça contraint notre liberté »

Ces actes, parfois répétés, ont toujours une répercussion dans la vie des femmes victimes, qui sont forcées de changer leurs habitudes et de «s'adapter» au risque de harcèlement: «*Souvent dans le métro et fréquemment dans la rue, on fait attention. Dès qu'on a une petite jupe courte ou un petit décolleté, on évite de sortir la nuit, on a le couvre-feu et en général on rentre accompagnée.*» affirme P.

HARCELEMENT DE RUE, CE SEXUELLE

Quand L. est sifflée ou prise à partie par des hommes, elle tente, avec difficulté, de les ignorer: «*Je ne les regarde pas, je ne reste pas à côté d'eux et je trace ma route*». On retrouve ce sentiment d'insécurité dans l'ensemble de l'espace public, de la rue jusqu'aux transports en commun: «*Dans le métro, s'il y a un homme seul dans un carré, on va plutôt s'asseoir à côté d'une femme, donc ça contraint notre liberté.*»

Une majorité de femmes concernées

Encore aujourd'hui, le harcèlement de rue n'est pas nécessairement considéré comme une violence sexuelle par l'ensemble des femmes. G., la cinquantaine, rencontrée au centre commercial, qualifie ces actes de «*pas méchants*». Elle estime d'ailleurs qu'on «*a tendance à crier au loup*» quand cela arrive. On se rappelle justement de la polémique après la publication dans *Le Monde* d'une tribune sur le «*droit d'importuner*», signée par 100 femmes appartenant à la sphère publique.

Mais pour Claire Ludwig, chargée de communication du collectif Stop harcèlement de rue, le harcèlement de rue est bel et bien une forme de violence sexuelle: «*Il y a plusieurs degrés de violence. Généralement, la personne qui harcèle a un but: exercer son pouvoir sur une personne. Il n'y a donc pas une intention de draguer, mais plus une violence*». Ce type de harcèlement touche les femmes dans 9 cas sur 10 dans le territoire français (source: ministère de l'Intérieur) et pour notre sondage dans les rues de Reims, 100% des femmes interrogées ont avoué avoir subi au moins une fois dans leur vie un de ces actes de violence dans l'espace public: «*On recevait des témoignages*

Le harcèlement de rue est passible d'une amende de 90 euros et un délit d'outrage sexiste a également été créé.



tous les jours, sur notre site ou sur notre page Facebook. Donc, il y en avait tellement qu'on était surmenés, qu'on a calmé un peu le jeu (...). En Espagne ils ont fait une enquête: 100 % des femmes qui prennent les transports publics ont déjà été harcelées», affirme Claire Ludwig.

Des « zones sans relou » pour sensibiliser le public

Pour contrer ces agissements, le collectif Stop harcèlement de rue, présent sur l'ensemble du territoire grâce à ses antennes locales, organise des actions de sensibilisation dans les établissements scolaires, mais aussi dans l'espace public. Le collectif a notamment créé des « zones sans relou », zones telles que bars, festivals et transports en commun où l'on peut vivre réellement l'expérience d'un lieu sans harcèlement de rue ni sexisme ordinaire.

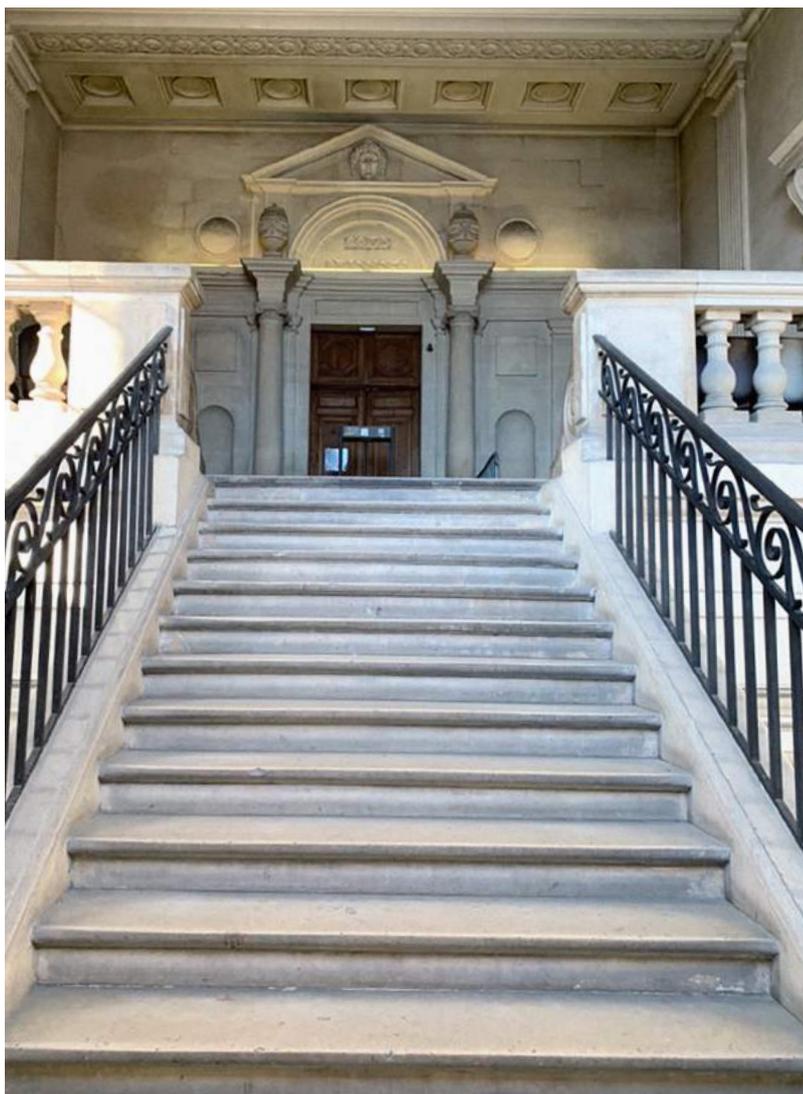
Lors de ces opérations, le collectif donne des conseils pour réagir en cas de harcèlement, que l'on soit victime ou témoin: «*C'est pour avoir un impact à long terme dans des lieux où on a reçu énormément de témoignages et où on peut être facilement victimes de harcèlement.*». Une discussion avec le harceleur peut avoir lieu: «*Si on rencontre des personnes qui ont le potentiel harceleur, avec qui on discute et qu'il s'avère qu'ils ont déjà harcelé des femmes, on leur explique pourquoi c'est pas bien*», conclut Claire Ludwig.

En France, depuis août 2018, le harcèlement de rue est passible d'une amende de 90 euros et un délit d'outrage sexiste a également été créé ●

Abdelilah Ed Dahhaoui,
Aurélien Michel,
Tenzin Thochuang Tsang

AU PROCÈS PRÉVOTEAUX, ON JUGE LA VICTIME

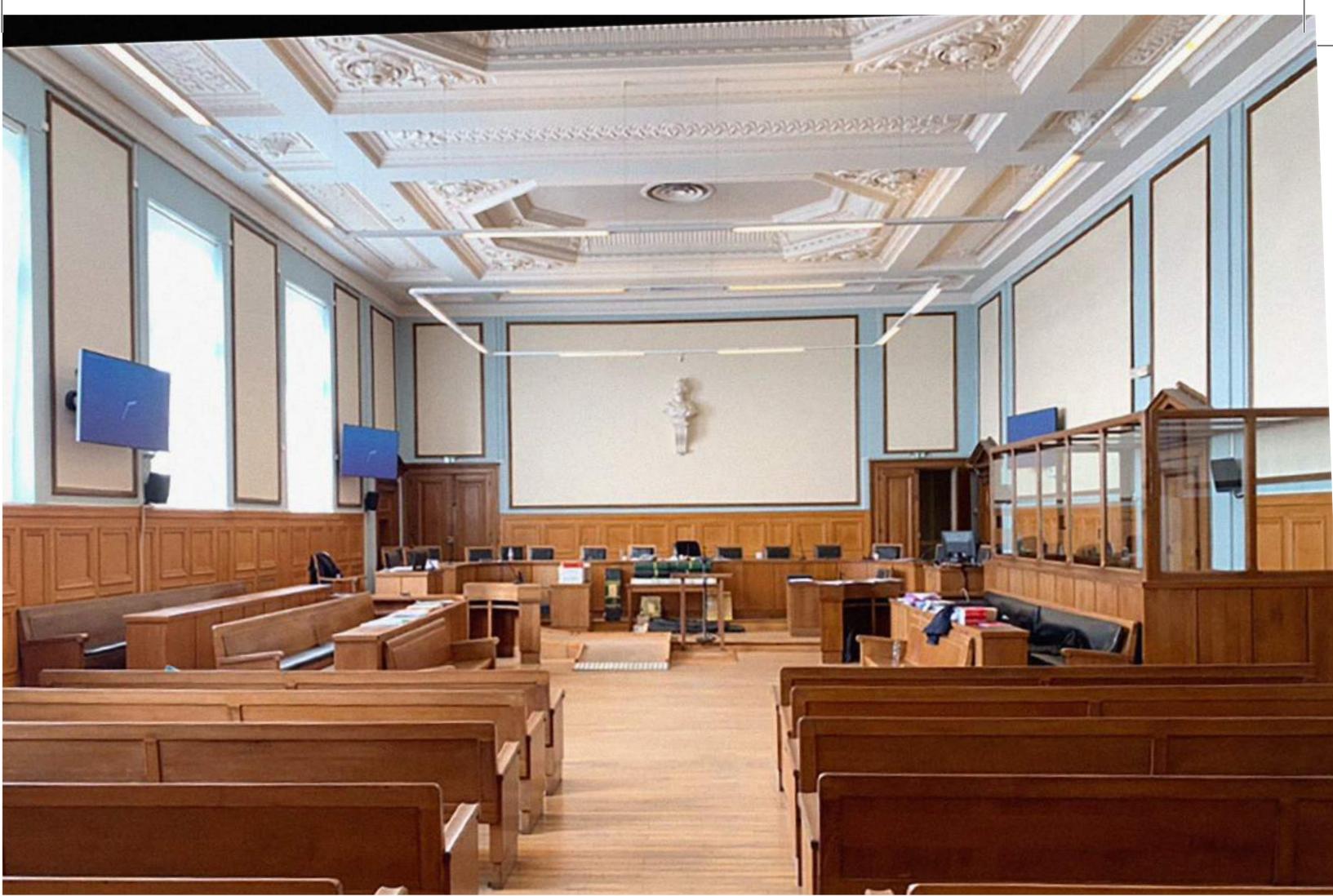
Le 27 février, c'était le deuxième jour d'audience du procès de Daniel Prévotieux au tribunal de la cour d'Assise de Reims. L'homme est accusé de tentative de meurtre sur son ex-femme, Isabelle Sartor. Récit d'une audience consacrée à l'étude des personnalités de l'accusé et de la victime.



À 14h, l'audience débute. Les proches et la famille s'installent aux premiers rangs, les avocats des deux parties prennent également place. La victime, Isabelle Sartor, entre le visage fermé en boitant et muni d'une canne. Quant au mari, Daniel Prévotieux, qui aurait tiré sur sa femme, il semble « éreinté », d'après les dires d'un professeur rencontré sur place. L'ambiance dans la salle est tendue et les principaux protagonistes s'ignorent.

Durant la première partie du procès, les avocats évoquent la question de la blessure subie par Isabelle Sartor. Un médecin est appelé à la barre : l'examen pratiqué ne corrobore pas les dires de l'accusation. Il soutient la thèse d'un tir non intentionnel. « *Il change de version à chaque fois, s'agace quelqu'un dans le public, nous ne connaissons toujours pas les détails sur la nature du tir* ».

Monsieur Gougou, voisin et collègue de Daniel Prévotieux, décrit l'ambiance au sein du couple. Il évoque un ménage en conflit, mais « *rien de bien alarmant* ». La juge relève quelques incohérences entre la déposition initiale et celle devant la cour, qui soulèvent la question de la crédibilité du témoin, accueilli par un sourire de la part de la victime. Et pour cause, ces incohérences remettent en cause la totalité du témoignage.



Les témoins accablent la victime

Les uns après les autres, les témoins qui doivent permettre de cerner la personnalité de Daniel Prévotieux et de comprendre le couple qu'il formait avec Isabelle Sartor, défilent et dressent un portrait très négatif de la femme. Les voisins directs parlent d'un couple «*désuni*» et «*en perpétuel conflit*». L'accusé, lui, semble étrangement serein, presque décontracté.

Une voisine appelée à la barre décrit Daniel Prévotieux comme un homme gentil, aimant et attentionné: «*je n'ai rien à redire sur lui, mais elle...*». Les proches de la victime ont l'air excédés. Le témoin poursuit et offre un portrait beaucoup plus dur de l'épouse, une femme imbue d'elle-même et désagréable, qui pousse à bout son mari: «*tout le monde a ses limites*», poursuit la voisine. Elle justifie ainsi l'acte de l'époux, en le qualifiant d'acte «*désespéré*», évoquant des problèmes de voisinages fréquents.

Les proches de l'accusé et de la victime restent anxieux et silencieux. Certains ont même les yeux humides de larmes lors de certains témoignages. La partie civile, qui défend les intérêts de la victime,

remet en question l'impartialité de la voisine du fait de ces conflits, «*nous pouvons dire que vous êtes un témoin excédé par les problèmes de voisinage à répétition*», lance l'Avocat général.

Une ou deux détonation ?

Au fil des témoignages, le portrait de la femme se précise. Une amie du couple, Nathalie Buisson, arrive à la barre, appelée par l'avocat de la victime: elle est une des seules à donner une vision positive d'Isabelle Sartor. Elle parle d'une femme qui n'est pas «*appréciée à sa juste valeur*».

Puis elle explique avoir entendu le soir du drame «*deux détonations sourdes*» et non une comme indiqué dans le procès verbal des gendarmes. Cette révélation soulève une vague de doutes dans la salle et l'étonnement des proches du couple. S'il y a eu deux coups de feu, la thèse du tir involontaire s'effondre. La présidente finit par lui reprocher son manque de franchise et de spontanéité, quand l'avocat de la défense lui lance «*vous avez l'air d'être porteuse d'un message convenu à l'avance*».

La majorité des témoins dit ne pas être surpris par ce qui est arrivé: «*chacun a ses limites*, dit un ouvrier, *témoin de la défense*, et *Daniel a fini par les atteindre*». Une autre voisine du couple, Armelle, avec qui la victime entretient une relation conflictuelle soutient qu'Isabelle Sartor ment sur son état de santé: «*elle marche sans sa canne dans le quartier, je ne sais pas pourquoi elle en a une aujourd'hui*», cette critique a l'air d'énerver au plus haut point les proches de la victime qui secouent la tête en signe de réprobation.

Au terme de l'audience, il ressort un portrait très négatif de la victime, ce qui est très surprenant. En effet la majorité des témoins soutient qu'Isabelle Sartor a «*mérité ce qu'il lui est arrivé*». Le procès devait se poursuivre vendredi 1^{er} mars ●

Hager M'Sallem,
Chaine Assadi,
Amine El Allaki,
Hamsan Anantharajah

CATHOLIQUES, JUIFS, MUSULMANS, PROTESTANTS, ILS SE PARLENT, MAIS N'EN PARLENT PAS OU PEU

Entre les religions monothéistes, un dialogue régulier et constructif existe à Reims. Mais il est difficile d'amener les uns et les autres à l'évoquer.

Elle ne souhaite pas faire de photos et préfère témoigner de manière anonyme quand il s'agit de s'exprimer sur le dialogue interreligieux à Reims. Notre interlocutrice, nous l'appellerons Esther*, accepte de parler, mais craint, en ces temps d'antisémitisme, d'apparaître à visage découvert quand il s'agit de poser une question évidente : juifs, catholiques, musulmans et protestants entretiennent-ils des relations régulières ou, au contraire, s'ignorent-ils ?

L'enquête elle-même paraît délicate. Demander à rencontrer un responsable de l'Église catholique, le pasteur, un imam ou un représentant de la communauté juive semble mission impossible. L'archevêché promet par la voix d'une porte-parole d'organiser un rendez-vous qui se perdra dans les sables du désert. Les imams paraissent insaisissables. Esther, elle, reste sur ses gardes. Seule, Chantal Vanzyl, 74 ans, ancienne conseillère presbytérale de l'Église réformée, accepte de répondre aux questions et se montre rapidement disponible. Rendez-vous pris à la Maison de la vie associative... Chantal parle et décrit les relations entre les religions qui cohabitent à Reims. Elle évoque des « relations privilégiées avec la synagogue », mais aussi des réunions régulières avec les représentants des musulmans et des catholiques, des « personnes de la synagogue sont aussi conviées, mais elles sont si peu nombreuses que, pour l'instant, ils n'ont pas trouvé de représentant ».

Des cultures si proches

Esther, de confession juive, préfère parler de « culture » plutôt que de « religion ». Elle

insistera plusieurs fois sur cette distinction. Son principal objectif est de « faire connaître l'histoire de la communauté juive dans la région Champagne-Ardenne ». D'origine tunisienne, elle insiste sur sa grande proximité avec la communauté musulmane : « Nous sommes comme des sœurs, comme des frères. Nous avons tant de choses en commun. Nos cultures sont très similaires ! ». Lorsqu'elle nous parle, l'anxiété l'empêche de nous répondre de manière détendue, elle reformule les questions et évite les sujets conflictuels. Elle ne se détendra que quand nous rangerons nos stylos et notre dictaphone. Les lois et les débats politiques ont, pour elle, construit un mur entre les deux communautés. L'affrontement serait artificiel et renforcé par une législation trop contraignante. Si elle ne participe pas à des réunions régulières dont elle ne voit pas l'utilité, en revanche, elle s'est rendue volontiers à une table ronde organisée récemment par des étudiants de Sciences Po sur la question de la place de la femme dans les trois religions monothéistes.



Un dialogue ancien

Anouar Alami, 57 ans, représentant des musulmans dans un groupe interreligieux, ancien président de l'association musulmane de la grande mosquée de Reims, détaille au téléphone comment le dialogue interreligieux s'est organisé à Reims. « Il y a toujours eu un dialogue qui remonte à très loin, depuis que la communauté musulmane s'est organisée dans les années 1970-1980. Les participants sont désignés par les membres des associations des mosquées pour les musulmans, par l'archevêque pour les catholiques et par le rabbin pour les juifs. À une certaine époque, le représentant du judaïsme dans les groupes interreligieux à Reims était monsieur Haim Korsia qui est aujourd'hui le Grand rabbin de France. Nous nous réunissons chaque mois avec des fidèles pour partager des moments de fraternité. On peut discuter d'un thème religieux en cherchant ce qu'il y a de commun entre nous. On a organisé des manifestations de grande ampleur avec toutes les religions et les agnostiques », dit-il ouvert et détendu, sans tabou. « Ça s'est accéléré ces derniers temps. Nous nous voyons pratiquement tous les mois », assure-t-il.

Pourquoi est-il si difficile d'aborder la question du dialogue entre les religions monothéistes à Reims ? Le manque de temps est évidemment un élément de réponse. Mais il reste mystérieux que le pasteur, l'Église catholique, le rabbin et les imams se tiennent à distance du micro tendu alors même que tous ont le souci d'entretenir des liens entre eux, cherchant à insister sur ce qui les rapproche plutôt que sur ce qui les sépare ●

Inés Azize-allal,
Kenza Benouda,
Sofiane Ould abed,
Birhan Kahraman

*Le prénom a été changé.

LES LYCÉENS RÉMOIS MOYENNEMENT RECHAUFFÉS POUR LE CLIMAT

Vendredi 22 février, une grande marche des lycéens a eu lieu à Paris contre le réchauffement climatique. Si à Reims les mobilisations autour du climat sont encore timides, de nombreux lycéens agissent au quotidien pour l'environnement.

« Le changement climatique est l'affaire de tous, mais les jeunes sont beaucoup plus avertis que les générations précédentes », affirme Corentin, élève de terminale au lycée rémois Jean Jaurès. Le jeune homme est très impliqué dans les mobilisations écologiques : « Je suis convaincu par ces grèves lycéennes, surtout parce qu'elles ont une portée internationale », poursuit cet adhérent au syndicat lycéen UNL SD de Reims. Corentin espère que ces marches entraîneront un sursaut des pouvoirs publics, notamment en France : « Les revendications sont claires pour toutes et tous, le gouvernement doit agir rapidement avec de bonnes mesures ».

Un mouvement jeune et mondial

Parmi les exigences communes des jeunes aux quatre coins du globe, on retrouve notamment la réduction de 70% des émissions de gaz à effet de serre d'ici 2050 pour maintenir la hausse moyenne des températures sous les 2°C, moins d'énergies fossiles et la maîtrise du niveau des océans. C'est la jeune Greta Thunberg qui a lancé les récents mouvements de protestations lycéens pour le climat. Dès août 2018, elle refuse d'aller au lycée et exige que le gouvernement suédois tienne ses promesses après les Accords de Paris. Sa parole est alors diffusée par le biais des réseaux sociaux. Le mouvement prend de plus en plus d'ampleur dans le monde. Plusieurs manifestations sont alors organisées dans les pays européens, des

Pays-Bas à l'Allemagne, en passant par la Finlande, le Danemark, la Belgique et la France.

Pour Corentin, la manifestation est le moyen le plus efficace pour les jeunes de se faire entendre, « parce qu'on n'a pas encore le droit de vote ». Pour lui, tous les lycéens doivent participer à l'appel général du 15 mars. Corentin espère que l'impact sera « grand », qu'il attirera plus de lycéens et convaincra le gouvernement de répondre à leurs revendications.

Un point de vue partagé par Elie, élève de terminale au Lycée Roosevelt de Reims. Le jeune homme se mobilise tous les premiers vendredis du mois lors des rassemblements appelés « Nous voulons des coquelicots » visant à interdire les pesticides. Élie agit sur les deux fronts : dans la rue et au lycée, car il est également vice-président de la Commission de la Vie Scolaire (CVS). Il tente de sensibiliser ses camarades et d'appuyer les propositions écologiques pour changer les pratiques dans son établissement. Mais ce n'est pas une mince affaire. « La majorité de nos propositions a été refusée par le lycée, comme la traite des déchets », regrette le jeune homme. Contacté, le lycée nie avoir reçu une telle demande.

Une ville peu mobilisée

Élie aimerait voir « plus de manifestations à Reims ». Jusqu'ici, le climat n'a pas soulevé les foules. Seules 250 personnes, adultes et jeunes, ont manifesté lors de la dernière marche de février à

Reims. Son explication : « C'est une ville de droite, ils sont plutôt désintéressés ». De toute façon, selon le jeune homme, les parents empêchent les jeunes de participer à ce genre de mouvement. Ils ne comprennent pas pourquoi les manifestations doivent avoir lieu pendant les jours d'école. Le jeune homme garde espoir pour la prochaine grande mobilisation du 15 mars. Son syndicat a d'ailleurs décidé de rejoindre l'appel général.

Si Corentin et Élie s'engagent politiquement, de nombreux lycéens admettent ne pas se sentir concernés par la question écologique à l'instar de Yasmine, lycéenne à Paul Verlaine. « Je n'étais pas au courant de ce mouvement », admet-elle. Elle préférerait d'ailleurs que les manifestations s'organisent sur les temps libres : « ce serait préférable plutôt que de louper des cours ».

Même s'ils ne battent pas le pavé, certains lycéens agissent malgré tout, quotidiennement et à leur échelle. C'est le cas de Marion, lycéenne à Paul Verlaine : elle est végétarienne et essaye de réduire au maximum ses déchets. Elle aimerait participer à ce genre de manifestations, mais le souci, c'est qu'« il ne se passe pas beaucoup de choses à Reims ».

Ynes Bellance,
Anne-Sophie Masson,
Halimé Kocagoz

CHAMPAGNE, TROP DE LA BULLE !

Le vin de la campagne champenoise reste une référence mondiale au point de voir la consommation dans le reste du monde dépasser les ventes en France. Un institut né récemment doit accompagner ce développement.



Nous ne sommes pas dans une salle de spectacle, pas plus dans un cirque ni dans une fête foraine, mais nous allons parler de magie, de baguette magique et de lapins ou de bouteilles qui sortent d'un chapeau haut de forme. Des bouteilles, on en a comptées 302 millions en 2018 contre 307 millions quatre ans plus tôt. C'est là que se produit le premier miracle du champagne. La production baisse, mais le chiffre d'affaires, le total des ventes, lui, augmente: 4,9 milliards d'euros cette année, contre 4,5 milliards.

Dans n'importe quelle festivité, le champagne pétille. Il est devenu un symbole de joie partagée. Sans réel besoin de communication, la publicité du champagne s'autoentretient. Les choses allaient si bien «toutes seules» qu'il semblait inutile de s'en préoccuper. Et puis, la région Champagne-Ardenne s'est posée la question du regroupement des métiers qui concourent à la magie du champagne. Depuis le pied de vigne jusqu'au verre du consommateur: viticulteur, maître de chai, thermicien, goûteur, œnologue, spécialiste du droit, de l'emballage et de la commercialisation.

Regrouper les savoirs

L'œnologie qui traite de l'étude et la connaissance du vin quand il passe par le palais paraît être le plus mystérieux de ces métiers. Cette science, peu reconnue jusqu'à présent à l'université, semble petit à petit se faire une place dans l'enseignement supérieur. À Reims, la capitale du champagne, on compte désormais une quinzaine de formations liées aux

vignes et au vin. Les étudiants ont maintenant le choix entre cinq licences, dont quatre sont menées en alternance professionnelle qui débouche sur des emplois existants. La licence «viticulture et environnement» permettra de devenir technicien viticole ou formateur en culture viticole. La licence «commerce international des vins et spiritueux» permettra de devenir ambassadeur de marque ou assistant marketing.

Ceux qui veulent aller plus loin auront le choix entre cinq masters: goût et luxe, vin et champagne, droit du vin et des spiritueux, énergéticien et thermicien, emballage et conditionnement, viticulture et environnement. Le sommet de la pyramide étant le diplôme national d'œnologie (DNCE), un doctorat délivré l'an dernier à dix candidats.

Alors que chacun travaillait dans son coin, l'idée est venue il y a quatre ans de regrouper tous ces savoirs dans

**À Reims,
la capitale
du champagne,
on compte
désormais
une quinzaine
de formations
liées aux vignes
et au vin.**

un seul organisme: l'Institut Georges Chappaz ouvert il y a quatre ans pour «favoriser la diffusion de la culture scientifique, technique et industrielle de la vigne et du vin». Elle permet ainsi aux étudiants d'être polyvalents, d'avoir accès à des savoirs autrefois éparpillés et inaccessibles. Ceux qui s'intéressent à la structure du produit lui-même peuvent maintenant dialoguer avec celui qui dessine la bouteille. L'institut offre en outre une ouverture avec plusieurs écoles ou universités comme NEOMA business school (Reims), Avize Viti Campus (Reims), Dijon School of Wine, Université de Haute Alsace (Colmar), et d'autres à l'international comme Burgundy School of Business (Dijon et Lyon) ou en Europe.

Microbiologie et dégustation

Concrètement, l'institut Georges Chappaz, organise «Le Grand Défi», le jeudi 14 mars prochain, à l'Hôtel de Ville de Reims. Une sorte de JO des œnologues en devenir. Les «Rendez-vous Bacchus» les mardis 5 mars, 2 avril, 14 mai et 4 juin permettront d'aborder des thèmes comme le rôle du bois dans l'élaboration du champagne ou les ten-

dances marketing dans le packaging. L'invitation, à 19 heures au bar «Le Clos» à Reims précise que l'abus d'alcool est dangereux.

Charlotte Bereschel, 22 ans, étudiante à la faculté de Reims au sein de l'UFR Sciences depuis 2016 et vice-présidente de la Société des Vins de l'Université, n'avait a priori aucun lien avec le vin et encore moins le champagne. Venant de Rennes (Bretagne), après son Bac S et après avoir tenté deux fois sa chance à la faculté de médecine, elle voulait rester dans un domaine scientifique. La rencontre avec une œnologue l'a «convaincue» de s'orienter dans cette voie. Ses différents stages dans des maisons de vin «étaient une très bonne expérience, enrichissante». Au Domaine Delaunay (muscadet) à Nantes, ou dans des caves Franck Pinaud, marchand de vin à Rennes, ils ont renforcé son attrait pour un «produit noble» à «l'élaboration complexe» qui s'apparente à de «la magie».

Sa fascination l'amène ainsi à s'orienter vers des études d'œnologie qui lui permettront dans quelques années de «travailler partout en France et dans le monde». En passant par la biologie, la biochimie, la microbiologie et

surtout par la dégustation, voire l'analyse de l'effervescence, Charlotte est parée pour l'analyse et l'élaboration des vins! «Le monde des œnologues est très petit», nous dit-elle. Elle s'exerce dans des rencontres entre étudiants pour des compétitions gustativo-sportive, alliant le sport et la dégustation: les œnopiades.

Quant à la question de l'avenir du champagne, Charlotte est optimiste et sereine, «le champagne est par essence français», mais «connait de nouveaux défis avec l'évolution du climat et de la société française en matière de consommation». C'est sans doute pour cette raison que depuis deux ans les ventes à l'étranger dépassent les ventes réalisées dans l'Hexagone. En 2018, 155 millions de bouteilles ont été commercialisées à l'étranger contre 147 millions en France. Il faut désormais faire jouer la magie française du champagne partout dans le monde quand les vins à bulles italiens prennent de plus en plus de place sur les tables françaises ●

Valentin Desroches,
Pauline N'Dolo,
Lorraine Valbrecq



LES NOUVELLES TECHNOLOGIES AU SERVICE DES MALVOYANTS



L'association d'aide aux personnes déficientes visuelles Valentin-Haüy organisera le 13 mars la Journée Innovation et Mobilités à Reims. Lors de cet événement, un nouveau dispositif d'intelligence artificielle sera présenté. De quoi s'interroger sur l'impact de l'innovation technologique dans le quotidien des personnes aveugles et malvoyantes.

« Les nouvelles technologies, moi j'ai grandi avec », explique Quentin, 28 ans, atteint de cécité depuis la naissance. « En cours de dactylographie, au collège, la prof me mettait toujours 20 parce qu'elle me voyait écrire très vite, poursuit le jeune homme. Par rapport aux autres j'étais vraiment avantagé, depuis tout petit j'ai eu des cours d'informatique. » Étudiant en DAEU littéraire à l'IUT de Reims, il est également journaliste à Radio Primitive. En plus de son engagement à la radio, Quentin est bénévole et bénéficiaire de l'Association Valentin-Haüy (AVH) depuis 2013.

Cette association entend « donner le maximum d'autonomie aux personnes atteintes de déficience visuelle ». Pour accomplir cette tâche, AVH propose de nombreuses activités (mots-fléchés, jeux de carte, ...) mais aussi des cours en informatique pour utiliser les machines Perkins (NDLR: machines à

écrire en braille) ou des séquences pour apprendre des combinaisons pour la synthèse vocale ou la navigation sans souris. Elle propose également des cours d'apprentissage du braille et des sorties culturelles ou sportives (tandem, ...). Une permanence a lieu tous les jeudis pour les questions administratives (SAVS, MDPH...).

Des dispositifs autonomes et mobiles

Cette association, Quentin a décidé d'en faire partie à son arrivée à Reims

afin de faire de nouvelles rencontres et de profiter des activités proposées. Les cours d'informatique ont été très bénéfiques pour le jeune homme et l'évolution constante des nouvelles technologies améliore son quotidien. Ces nouveaux outils permettent de mettre de côté les grosses loupes, les télé-agrandisseurs (NDLR: appareil qui permet d'agrandir sur un écran n'importe quel document) ou les embosseuses (NDLR: imprimante

qui transcrit un texte informatique en caractère braille). Ces appareils sont utiles mais prennent beaucoup de place et réduisent, de ce fait, la mobilité des personnes déficientes visuelles. L'association AVH veut être à la pointe de la technologie. Pour ses 130 ans, l'association organise la Journée Innovation et Mobilité. A cette occasion, l'entreprise Orcam spécialisée dans l'innovation en faveur de la mobilité et de l'autonomie des personnes déficientes visuelles présentera sa nouvelle création: Orcam MyEye 2.0.

Ce petit dispositif d'intelligence artificielle va retranscrire vocalement l'information détectée par une caméra intégrée. Ce boîtier à fixer sur des lunettes permet la reconnaissance de nombreux objets ainsi que les visages. De par sa petite taille, il constitue une révolution pour les personnes atteintes de cécité plus ou moins grave, qui

peuvent pour la première fois se déplacer avec. « Il ne redonne pas la vision, explique Andry Andréa, commercial d'Orcam, il trouve une autre solution quand la vue n'est plus suffisante ». Aveugle de naissance, Quentin, lui, ne pourra pas utiliser ce dispositif car il faut être capable de montrer à la caméra ce que l'on souhaite distinguer. Ces contraintes rendent cette technologie plus adaptée aux personnes atteintes de cécité partielle et non complète. Le retour de l'information sous format audio implique également que la personne n'a pas de problème d'audition ni de défaillances cognitives. Mais cette technologie a un coût : son prix avoisine les 4700€. Pour se le procurer, les personnes peuvent bénéficier d'une aide de la région ou de la MDPH (Maison Départementale des Personnes handicapées).

Au quotidien, Quentin, se sert de nombreux outils technologiques : un ordinateur avec une synthèse vocale et une plage braille (NDLR : dispositif électro mécanique pour afficher des caractères braille) qui lui permet de prendre ses cours, un téléphone adapté (Nokia, Apple ou Doro qui sont les seuls avec une assistance suffisante). Autonome, il n'a pas besoin de l'aide d'une assistante de vie scolaire. Très attentif aux évolutions technologiques, Quentin espère que l'innovation permettra « d'aider de plus en plus les jeunes comme nous » ●

Bilal Essafiri,
Anthony Alagon,
Marion Boetsch,
Quentin Stievenard



UN VERGER DANS LE QUARTIER

Que fallait-il faire d'un terrain en friche oublié par les urbanistes ? La Maison de quartier s'est emparée de la question pour planter des arbres fruitiers et le rattacher à la coulée verte.

Anthony, jardinier, entraîne les enfants vers les trous préparés depuis quelques jours pour planter une quinzaine d'arbres. Une pelle dans une main, il mobilise les parents pour porter les jeunes cerisiers, pommiers, poiriers ou pruniers qui vont bientôt transformer un terrain en friche en un verger où les habitants du quartier Châtillon, en contrebas de la rue de Louvois, pourront venir cueillir des fruits d'ici quelques années.

Ils sont une vingtaine de petites filles et de petits garçons venus là, ce 27 février, en début d'après-midi pour planter seize arbres fruitiers, encadrés par des animateurs mobilisés par la

maison de Quartier. Anthony Cervoni, chargé du service animation dans les espaces verts de la ville de Reims, accompagne les enfants à qui il veut communiquer l'amour et le respect de la nature, tout en améliorant « le bien-être des habitants du quartier », explique-t-il.

C'est en 2013, il y a cinq ans que les premières réunions de concertation ont démarré pour répondre à la question : que fallait-il faire de cet endroit délaissé, abandonné dans le meilleur des cas aux mauvaises herbes ? Le Conseil de Quartier devait arrêter un choix et définir des moyens en tenant compte d'un budget alloué par le Grand Reims ●●●

••• Transmettre aux enfants

Enthousiastes, les enfants emboîtent le pas d'Anthony, écoutent sagement les consignes et les recommandations avant de se mettre à l'ouvrage comme de vrais experts en agriculture. Ils sont prêts à faire de cet endroit désert un espace permettant à tout le monde de se rapprocher de la nature. Mateo, 6 ans, est venu planter ces arbres accompagné de sa mère. «*J'aime ça!*» dit-il amusé lorsqu'on lui demande ce qui le motive à venir en ces lieux.

L'une tient dans ses mains un arrosoir, d'autres s'amuse à enfoncer la terre afin de stabiliser l'arbre. Les enfants écoutent attentivement et ont l'air de découvrir un nouveau domaine. Les sourires sont au rendez-vous et la motivation à son comble. Voilà ici de nombreux enfants tous amusés par l'activité.

Pour Laure Miller, présidente du Conseil Communautaire du Grand Reims, qui a porté cette initiative, ces gestes réalisés par des enfants contribuent à transmettre des valeurs et des principes écologiques de génération en génération. Alors que jusqu'à présent il fallait construire pour aménager la ville, l'implantation d'espaces verts est devenue une priorité de l'aménagement urbain.

Écouter les habitants

De plus, selon Guillaume Michaux, vice-président de la communauté urbaine en charge du développement durable, et 1er adjoint de Beine-Nauroy, l'objectif est aussi de créer des lieux de

rencontre pour les habitants de la conurbation rémoise et sortir du «*chacun chez soi*». Il souhaite que cette initiative soit suivie par beaucoup d'autres. «*C'est aux habitants du Grand Reims de proposer ce qu'ils veulent, car c'est à eux de s'approprier leur propre espace*» ajoute-t-il. De plus, il met en avant les enfants venus donner un coup de main, et s'amuse de leur motivation: «*Il faut faire changer les adultes par les enfants*» car c'est un moyen de sensibilisation plus pertinent.

Afin d'apporter l'eau en quantité pour nourrir les jeunes arbres qui viennent d'être plantés, Ophélie Négrie, ingénieure chargée de mission auprès du Grand Reims, spécialiste de l'eau, explique les mécanismes de captage d'eau. Pour elle, le projet de plantation d'un verger doit contribuer à l'accroissement de la biodiversité. Elle souligne que l'écologie est aujourd'hui devenue une priorité.

Alors que le quartier Châtillon était autrefois relégué aux marges de la ville, la coulée verte longue de 18 kilomètres qui s'achève non loin du verger est un lien fort, car tout le monde peut maintenant y venir pour se détendre, pour pêcher ou encore pour faire du vélo.

D'autres initiatives sont en préparation pour l'aménagement, la restauration et le développement du quartier. Le Conseil des Habitants qui se réunit plusieurs fois dans l'année devra mettre en route d'autres projets et suivre celui du verger. Un «*City Stade*» que réclament les jeunes pourrait voir le jour... ●

Yousra Berrak ,
Davina Brochant,
Sonia Tohotou



Depuis quelques jours, le temps a dû se contracter pour Ismael Taggae, lorsque le comité d'organisation des JO de 2024 a déclaré que le break dance serait une discipline olympique. Il reste encore du chemin avant que cela ne devienne une réalité, mais un premier pas important vient d'être franchi pour cette danse de rue née à New York dans les années 1960. Les break dancers alliaient l'esthétique de la danse et la puissance acrobatique qui auraient pour cadre le bitume urbain. L'ancien champion du monde de 2003 n'aura que quelques instants à nous consacrer lors d'un rendez-vous téléphonique pour nous raconter sa passion, une histoire de vie.



Ismaël Taggae, Rémois et champion du monde de break dance

Comment avez-vous découvert le break dance ?

Lors d'un spectacle, c'était une fête de quartier à Reims, là où j'habitais. Il y avait des «grands» qui dansaient, dont David Moyen, qui à l'époque était un précurseur. J'avais 17 ans, c'était en 2001, ça m'a plu direct.

Comment avez-vous choisi d'en faire votre métier ?

En fait, j'ai pas choisi. Ça s'est fait au fur et à mesure que j'ai construit ce qui allait devenir mon métier. Il y a eu les compétitions, les tournées et j'ai petit à petit eu l'ambition de créer une école de break dance.

Comment avez-vous eu l'idée de créer le studio du collectif Footzbeul en 2007 ?

Au début, c'était dans un cadre associatif pour s'entraîner dans des salles. J'avais envie d'être autonome, je voulais rester chez moi, à Reims, pour transmettre mon énergie et faire découvrir la danse aux enfants dès leur plus jeune âge (quatre ans pour certains).

Comment se passent les compétitions de break dance ? Comment les concurrents sont-ils notés ?

Au Championnat du monde, ils te notent par rapport à ce que tu peux apporter : ta présence, ton originalité... Mais ça change d'année en année à cause

des nouvelles technologies et de nouveaux critères. En gros, ça se base sur ta manière de répondre aux défis que se lancent les danseurs. Des équipes de filles, garçons ou mixtes s'affrontent, un danseur ou une break danseuse se lance, les autres répliquent... C'est le principe du battle. Donc, il y a un côté show, on tente de se dépasser et de dépasser l'autre.

Après toutes ces années, ressentez-vous toujours la même émotion concernant votre victoire au championnat du monde en 2003 avec le groupe «Pockémon» ?

Ce qu'il faut savoir, c'est que j'ai toujours fait les choses en grand passionné, ce n'est pas pour la compétition ou pour une médaille. J'ai jamais eu l'ambition de gagner, je m'entraînais beaucoup, mais pas forcément dans cette optique. Nous sommes allés à Braunschweig, en Allemagne, nous avons participé, et nous avons gagné. La véritable émotion, nous l'avons ressentie au retour en voyant la fierté dans le regard de nos proches.

Comment avez-vous pris la nouvelle de l'entrée potentielle du break dance aux JO de Paris 2024 ?

J'ai ressenti plusieurs émotions. D'abord je me suis dit : attention, vous êtes en retard, parce que le côté athlétique du break dance a toujours été présent, ça fait longtemps que ça aurait dû devenir une discipline olympique.

Ensuite, je sens bien que c'est du rattrapage médiatique pour mettre en valeur les JO de Paris 2024, puisque le break dance attire de plus en plus de personnes. Malgré tout, c'est une progression et ça donne de la légitimité à notre discipline. Finalement, j'ai une petite peur car le break dance est une danse sociale avant tout, une danse née dans la rue, une question d'émotion, le partage d'une culture qui a ses propres codes. Les JO vont-ils réussir à conserver cet aspect, à le mettre en valeur ?

Comptez-vous y participer ? Pousserez-vous vos élèves à y aller ?

Pour ma part, je pense encore avoir un niveau national et international, mais j'ai arrêté les grosses compétitions. Parfois, c'est intense et on risque de se blesser, je préfère garder toutes mes capacités pour me consacrer à la transmission de ma passion. Quant à encourager mes élèves, je ne suis pas contre : après tout on n'arrête pas l'évolution ●

**Propos recueillis
par Kellia Anaïs
et Delna Bruno**

LA COLLECTION, UNE PIÈCE AUX SILENCES LOURDS DE PAROLES

Dans la pièce d'Harold Pinter, les comédiens se taisent longuement comme pour ouvrir la porte aux spectateurs qui prennent part à cette réflexion sur le mensonge et la vérité.

Cela ressemble à un cours magistral avec une salle pleine sur trois étages de tous types d'individus, des jeunes, des moins jeunes, des cheveux blancs, mais nous sommes dans un théâtre, La Comédie. Sur scène se trouvent le metteur en scène, Ludovic Lagarde, et les comédiens qui viennent de jouer la pièce d'Harold Pinter, *La Collection*. Par trois fois, Mathieu Amalric, Valérie Dashwood, Micha Lescot et Laurent Poitrenaux ont disparu dans les coulisses, revenant saluer les spectateurs qui ne cessaient d'applaudir. Après le jeu classique des rappels qui attachent acteurs et spectateurs, les premiers ont pris un moment pour se changer et laisser retomber l'adrénaline pendant que Ludovic Lagarde engageait un dialogue avec la salle.

«Ce qui est beau, c'est de faire des silences et de voir que toute la salle est suspendue à ce silence. Que tout le monde réfléchi est complètement pris par ce silence.»

Dans cette pièce écrite par Harold Pinter en 1961, la quête de la vérité est omniprésente, le mensonge, ce que l'on appelle aujourd'hui les fake news ou les fausses nouvelles s'empilent jusqu'à ne plus rien y comprendre. James veut savoir la vérité sur ce qui s'est réellement passé une nuit dans un hôtel de Leeds entre sa femme Stella et Bill tous deux créateurs de mode. Tandis que Bill vit chez Harry dans une villa Belgravia, un quartier huppé de Londres, Stella habite avec James, son mari, dans un appartement de Chelsea, le quartier des artistes. Quelle est la vraie nature du lien qui unit Stella et Bill? Que cherche réellement James?

Quelle est la vraie version?

Le conflit d'adultère entre James (Laurent Poitrenaux), Bill (Micha Lescot) et Stella (Valérie Dashwood) distille le poison de la tromperie dans

toute la salle comme s'il n'y avait plus de frontière avec la scène, jouant sur l'humour de la comédie et la tension du drame conjugal. Le désir est tout aussi présent même avec les personnages qui en semblent dépourvus. La vérité s'échappe quand on pense la saisir. Dans la salle, le public est éperdument attentif à ce qui se passe sur la scène, notamment lorsque le silence s'installe souvent et longuement. Le silence de la pièce semble permettre au public d'avoir des temps de réflexion.

Quand les comédiens, une fois changés, ont rejoint le metteur en scène, pour un «bord plateau», la frontière avec la salle a été gommée par le jeu des questions et des réponses.

Pourquoi avoir choisi cette pièce particulièrement?

Ludovic Lagarde: En dehors de la qualité de l'écriture, l'auteur décrit un climat séduisant et chargé de mensonges. Cette pièce débute dans les années 1960, une période marquée par l'arrivée de nouvelles technologies, on pensait que l'accès à la vérité allait être immédiat et



beaucoup plus simple. Aujourd'hui, on se rend compte que ce n'est pas aussi simple que cela, puisque les fake news, le mensonge permanent et tout un système opaque se mettent en place. Il reste présent actuellement. C'était intéressant d'aborder cette question avec cette pièce, à travers le jeu de masques, les mensonges et la quête de la vérité.

Et puis, il faut ajouter la question de l'imagination : est-ce que Stella a vraiment raconté des histoires à James ? Que s'est-il réellement passé ? Quelle est la vraie version ? Cette force de l'imagination est au pouvoir, et il est passionnant de la voir se déployer. Aujourd'hui, l'accès à la vérité requiert un effort d'imagination puisque ce que l'on voit et ce que l'on nous dit n'est pas toujours la vérité.

Pour être bon comédien mentez-vous sur votre personnalité, ou allez-vous chercher au fond de vous des ressources enfouies pour jouer le personnage ?

Micha Lescot : Dans les débuts du métier de comédien, tu vas chercher un peu à l'extérieur ces émotions qu'il faut jouer parce que tu n'oses pas trop puiser

dans des zones intimes. Tu te dis que les gens vont tout lire et que tu dois tout montrer. Et puis tu te rends compte finalement que ce n'est qu'un jeu de masque. Finalement, vous n'avez pas accès à ce jeu, mais vous avez accès à ces émotions. Vous ne savez pas ce que j'utilise en moi. Je vais puiser dans des zones très personnelles et ne vous montrer que le nécessaire. Mais vous n'en saurez rien, il y a que moi qui le sait. Je ne suis pas colérique dans la vie, mais j'arrive à trouver cette colère quand je joue.

En fait, tu plonges dans le personnage, mais tout de suite derrière t'en sors, et tu retrouves ta bonne humeur.

Comment jouez-vous ces nombreux moments de silence ?

Micha Lescot : Il faut savoir qu'au départ, ils sont écrits et voulus par Pinter. Nous n'y avons pas fait attention au début. Mais pour rendre cette pièce claire, on a dû approfondir ce silence, car cela permettait de faciliter la transmission du poids du mensonge. Si on disait tout, l'intérêt de la pièce, à savoir le doute qui est renforcé par ce silence profond, se-

rait anéanti par la révélation de la vérité et du coup la pièce perdrait son intérêt. Paradoxalement, c'est à ces moments-là que tout se dit et que le spectateur peut se projeter et entrer dans la pièce.

Valerie Dashwood : Ce qui est beau, c'est de faire des silences et de voir que toute la salle est suspendue à ce silence. Que tout le monde réfléchit et est complètement pris par ce silence. Tout le monde, tout d'un coup, est dans la même situation, étonné et se demande ce qu'il va se passer. Ça améliore aussi notre jeu. En fait, ce silence est lourd de sens et lourd de paroles ●

Propos recueillis par Osiris Yetna, Jean-Marc Lin et Eva Gomes De Sousa

Auteur : Harold Pinter
Mise en scène : Ludovic Lagarde
Distribution : Mathieu Amalric, Valérie Dashwood, Micha Lescot et Laurent Poitrenaux.

La Comédie :
 3 chaussée Bocquaine, Reims
<https://www.lacomediedereims.fr/>

FEMMES DE TOUS LES PAYS UNISSEZ-VOUS ET DANSEZ MALGRÉ TOUT

Dans *Un-Femme*, un spectacle de danse complet, Séverine Chavrier tente de décrire le sort épouvantable réservé à la gent féminine aux quatre coins du globe. À chacun son regard.

Des lumières qui s'allument et qui s'éteignent frénétiquement, des danseuses qui apparaissent et disparaissent dans des mouvements saccadés. Cela ferait presque penser à des photos prises en rafale ou à un film d'horreur.

Après coups, projet *Un-Femme*, dont la première s'est déroulée jeudi au Manège, est un spectacle où s'entremêlent la danse et le cirque. Le travail de Séverine Chavrier, metteuse en scène, met à l'honneur plusieurs destins de femmes à travers l'histoire et autour du monde. De l'Argentine à la Russie, en passant par le Cambodge, la Palestine, ou encore le Danemark, chacun de ces parcours féminins vire au tragique.

Dès l'entrée dans la salle, le spectateur plonge dans une ambiance dure et tendue. Les danseuses sont déjà présentes sur scène dans le noir qui souligne le côté sombre du spectacle quand la salle est éclairée. Puis, suspens, les lumières s'éteignent dans la salle, et s'allument sur scène. Le silence se fait et le spectacle commence. Tout au long de celui-ci, presque tous les sens sont mobilisés. La vue, par la danse et les images projetées sur un écran. Puis l'ouïe, par les voix enregistrées qui racontent leurs histoires, la musique et les sons. Et enfin, l'odorat par la fumée. Les danseuses racontent leurs histoires en jouant de la technologie moderne. Écran et téléphones recréent un environnement numérique.

POUR par Anaïs

Le spectacle montre un côté profond, triste et effrayant qui contribue à le rendre intéressant et original. Le côté théâtral et dansant est présent durant toute la représentation. De plus, il transmet des émotions qui peuvent aller de la tristesse à la peur, en nous offrant la réalité de la vie. Il met en scène cinq femmes qui apparaissent l'une après l'autre en dansant, comme en transe. Les lumières s'allument et s'éteignent pour accroître encore la tension. Une voix off raconte leurs histoires chaotiques qui entraînent inévitablement la compassion. Un accident nucléaire, comme à Tchernobyl en 1986, la drogue, la pauvreté et la misère, l'exil, la guerre provoquent chez ses femmes la colère, l'effroi, les pleurs, la rage, l'abattement ou l'angoisse.

Les danseuses dénoncent avec leur corps la faible importance de la femme dans certains pays. Par exemple, quand les danseuses mettent en scène les hommes qui insultent leurs congénères ou les interpellent de manière méprisante, les rabaissant sans cesse. Elles prononcent les insultes, d'abord en français, et ensuite dans leur langue natale afin de représenter les femmes dans le monde entier. Une scène marquante est celle où elles ont enfilé des gants de boxe et se battent ensemble comme pour symboliser la lutte des femmes dans le monde.

CONTRE par Delna

Ce spectacle présente des aspects étranges. L'atmosphère sombre et froide, accentuée par les bruitages, dérange par moment et fait en sorte de nous plonger dans un état de stress permanent. Certains moments nous semblent par ailleurs incompréhensibles, car leurs gestuelles ne montre pas tout à fait ce que la voix raconte. Dans le spectacle il n'y a pas vraiment

de suite logique, car le début et la fin ne sont pas bien marqués.

Ainsi, les applaudissements s'enclenchent bien avant la réelle fin du spectacle, car il y a eu un long silence. L'ensemble ne représente pas la danse en soi, dans la mesure où les danseuses parlent, pleurent, miment comme le feraient des acteurs d'une pièce de théâtre. Enfin, toutes les atrocités racontées, que ce soit à travers leurs gestes ou les témoignages, nous plongent dans un état d'abattement face à tous les problèmes auxquels les femmes dans le monde se trouvent confrontées, les viols, les vols ou la prostitution ●

Kellia Anaïs, Delna Bruno

Après coups, projet *Un-Femme*, mise en scène Séverine Chavrier.

Représentations vendredi 1^{er} mars à 19h30 au Manège.

**Le Manège : 2 bd du G^{al} Leclerc, Reims
Tel. : 03 26 47 98 98**

www.manege-Reims.eu





Le Cabasson, le bar atypique des Rémois

Quand on passe la porte du 37 rue Cerès à Reims, l'ambiance brocante du Cabasson étonne le visiteur.

Aux murs, des tableaux anciens et des cartes postales, récupérés chez Emmaüs. Sur les étagères, les piles de livres cohabitent avec des jeux de société et des peluches pour enfants. Le petit bar est plein à craquer. Ils sont habitués, occasionnels et viennent tous d'horizons différents : « On reçoit tout type de public, c'est ça qui est agréable ici, c'est que ça se mélange. On a des jeunes, on peut avoir des lycéens, des étudiants, des jeunes actifs, et même des touristes » explique Leila Legros, l'un des deux gérants.

L'histoire

Le Cabasson évoque une histoire familiale. Il a été racheté par Leila et son frère Arsène Legros. Simon Laluc-Ruisseaux, l'ancien propriétaire, a choisi le concept d'estaminet, c'est-à-dire un bar à bière. Simon a vécu à Lille durant quelques années. C'est là qu'il a découvert le concept d'estaminet. Il a donc décidé de l'importer ici, à Reims. Le nom « Le Cabasson » n'a pas été choisi au hasard. En effet, Simon est passionné de bateaux et s'est inspiré de la plage « Le Cabasson » à Bornes-Les-Mimosas (Var) pour nommer son restaurant.

L'ambiance

Pour les clients habitués, occasionnels et nouveaux, le Cabasson, c'est avant tout une « bonne ambiance », un lieu « chaleureux » avec un « esprit de société, des trucs à partager, des tables un peu en bois, à l'ancienne ». Sans oublier « un cadre très original, un lieu atypique et des vrais produits locaux ». Beaucoup de personnes apprécient le prix des produits locaux, abordable pour tous.

La musique

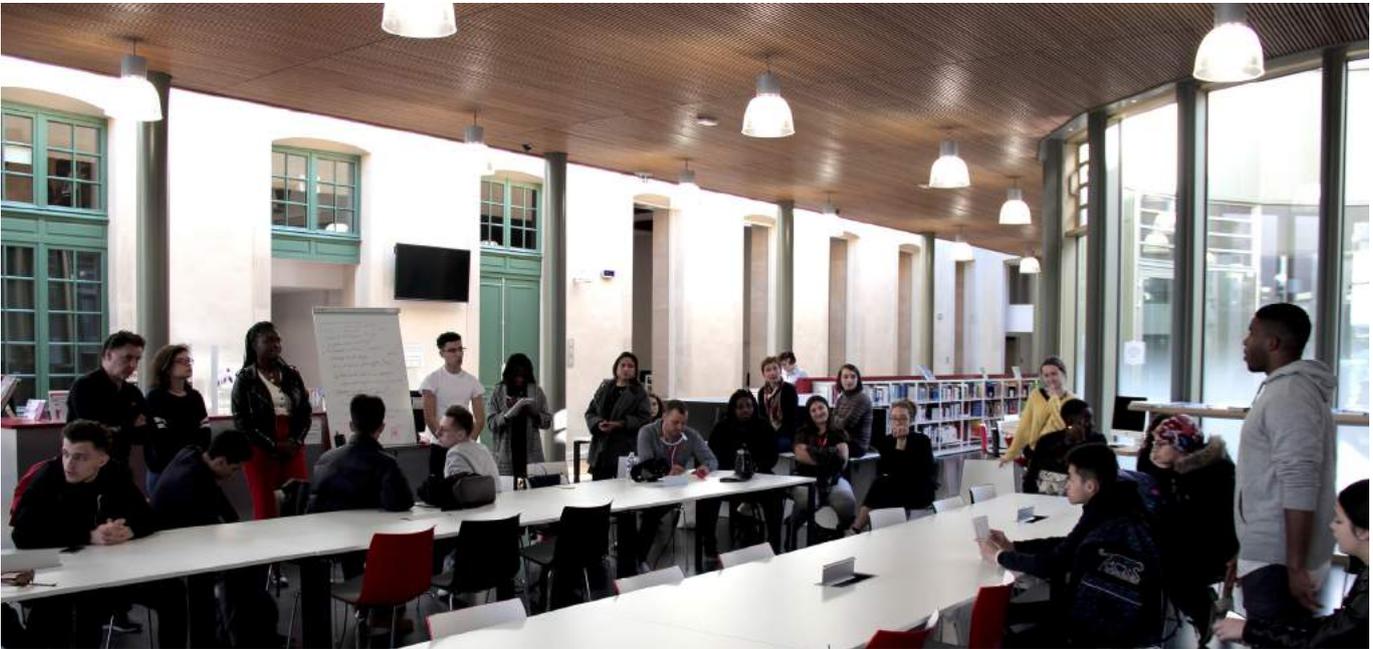
Le Cabasson s'ouvre aussi à la scène musicale. Des artistes en tout genre, majoritairement rémois, viennent pour chanter ou jouer d'un instrument. Sans oublier les débutants qui apportent leur style. Le Cabasson propose de nombreux événements, notamment à l'occasion de la fête de la musique. Des artistes comme Gabriel Lecrock et les Brothers, qui ont la préférence de la propriétaire, y sont venus chanter. Parmi les autres artistes, on peut nommer Gavroche, un musicien compositeur de chansons françaises. Il se sent « attaché à la Terre » et pas uniquement à sa région natale, la Champagne-Ardenne. Pour lui, Le Cabasson, c'est l'endroit où il se sent « le plus à l'aise à Reims », que ce soit en tant que client ou en tant que chanteur, car il y a une mixité de cultures et on se sent aussi « comme à la maison ». Il décrit le lieu comme « naturel ». C'est pour tout cela que Gavroche est venu y chanter à de nombreuses reprises.

Les activités

Certains clients jouent au Monopoly tandis que d'autres attendent leur plat ou finissent de manger. Un groupe de copains échange dehors, une bière à la main et une cigarette dans l'autre. Sans oublier que l'établissement propose un brunch. Les clients commandent leurs bières principalement au bar. La bonne humeur se lit sur le visage de chacun ●

Amadou Ba,
Fiona Nestor,
Aurore Leveque

TOUS JOUR



Mené à bien par Laure, Divine et Salim, ils ont fait un journal. Les lycéens de la 1^{re} cohorte, venus de l'Île-de-France, de Paris et de la Marne, ont choisi de l'appeler *Grappes rémoises*. Il s'agissait évidemment d'évoquer les vignes et le champagne qui font la richesse de la ville, mais plus encore l'acharnement avec lequel ils se sont attachés à mener à bien ce projet. Réaliser en moins de quatre jours un journal quand on n'a pas la moindre idée de ce que représente le métier de journaliste supposait de s'agripper, de se mettre en grappes.

Le premier jour, il a fallu dire quel était ce métier indispensable et montré du doigt parce qu'il suppose de refuser les ordres du pouvoir, de n'importe quel pouvoir, et les injonctions à regarder ailleurs. Dès le lundi soir, l'un d'eux s'est échappé, il avait choisi son sujet. Il n'était jamais entré dans un théâtre mais il voulait voir à quoi ressemblait cette machine à spectacle qui s'appelle la Comédie.

D'autres ont voulu faire la lumière, comprendre une question qui les touchait, peut-être de trop près. Ils venaient d'apprendre qu'il fallait faire le tour des témoins, des points de vue. À Reims, où le savoir-faire est d'assembler le jus de raisin issu de différents cépages, les religions monothéistes pouvaient-elles s'assembler? Ils n'étaient pas trop de quatre pour établir un double constat : oui, le dialogue interreligieux existe mais qu'il est dur d'en parler. Ils l'ont fait.

Ceux qui avaient choisi d'évoquer le harcèlement dont les femmes sont victimes dans l'espace public devaient revenir bredouilles. Trop compliqué de faire parler des inconnues croisées

dans la rue... Ils étaient quatre garçons et ont recueilli des témoignages aussi bruts que forts.

Comment pouvaient s'en sortir ceux qui s'érigeaient en chroniqueurs judiciaires d'un jour? En étant attentif à ce qui se joue dans une cour d'assises et en le retranscrivant fidèlement.

Une grappe de trois lycéennes se trouvait face à un sujet en creux : que font les lycéens de Reims pour le climat? Peu de mobilisation, des discours. Elles l'ont dit, elles l'ont écrit. C'est aussi ça le métier de journaliste, dire ce qui ne survient pas.

L'une avait aimé le spectacle de danse donné ce soir-là au Manège, l'autre pas, mais elles avaient choisi de travailler ensemble, chacune apportant son point de vue, comme si elles avaient compris que c'était bien là le mot clé de leur apprentissage. Elles voulaient aussi comprendre comment on pouvait devenir champion du monde de brake dance. En sept minutes d'interview, elles avaient tout.

On ne fait pas un journal sans portrait, sans s'intéresser non pas à des questions, mais aux gens qui les

JRNALISTES

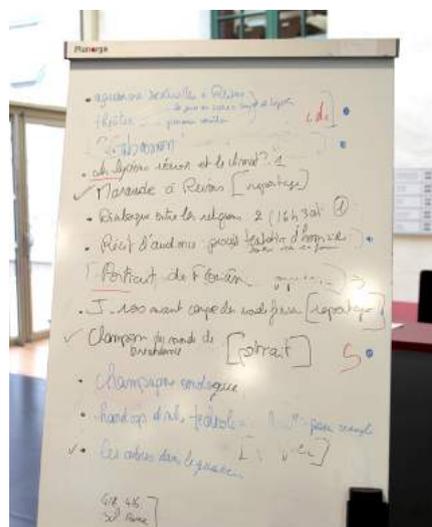
portent. Il fallait aller voir Zahia, qui apporte réconfort et nourriture à ceux qui se trouvent au plus bas. Elles sont deux à l'avoir rencontrée dès le premier soir.

Comme cela arrive souvent quand on est journaliste, sur le terrain, des sujets s'effondrent et il faut se retourner dans l'urgence. Alors pourquoi ne pas réaliser le portrait de Florian, qui accompagne les lycéens sur le campus de Sciences Po quand il n'est pas professeur à la Maison d'arrêt de Reims? Ou encore passer la porte du bar le Cabasson afin de comprendre pourquoi les Rémois l'apprécient tant?

Nous étions à Reims et pour les jeunes reporters, le champagne ne pouvait être absent. Là encore, ils s'y sont mis à trois et n'ont pas lâché l'affaire devant l'aridité du sujet. Les meilleurs vins, comme les sujets, poussent parfois sur des terrains caillouteux. Et puis, il n'y a pas que ça à Reims, ce serait caricatural de s'arrêter là. Alors à quatre ils sont allés chercher ceux qui testent des technologies nouvelles pour aider les malvoyants à distinguer ce qui jusqu'ici leur échappait.

Aider à voir et à comprendre ce qui se joue quand on plante 16 arbres dans un quartier populaire de Reims, c'est aussi ça le métier de journaliste. Beaucoup de discussions, de débats et d'idées moulignées ont fait naître un verger qui permettra aux habitants d'aller cueillir des fruits quand les arbres auront pris racine.

Il y avait aussi un événement à Reims, un vrai, on fêtait les 100 derniers jours qui précèdent la Coupe du monde féminine de football qui se déroulera en France. Le danger était évidemment que quatre reporters s'intéressent au football en oubliant que l'on parle des femmes. Ils ont vu, écouté et raconté ces jeunes joueuses qui contestent aux hommes le monopole du ballon rond et rapporté fidèlement leurs propos. C'était leur travail, ils l'ont fait.



Que dire de l'assemblage final? Il a des défauts? Sans doute. Pas assez de ceci ou de cela? Évidemment, mais quelle leçon d'enthousiasme, d'envie, de plaisir pris à sortir pour rencontrer des femmes et des hommes de Reims, pour être journaliste ●



- agressions sexuelles à Reims
- Théâtre — le jour en scène = sujet de lecture
- parcours suicidaire

Changement

- des lycéens révoient et le climat? 1
- ✓ Narande à Reims [reportage]

- Dialogue entre les religions : 2 (16h30) ①

- Récit d'audience : procès tentative d'homicide
 mari sur sa femme.

Portrait de Florian

- J-100 avant coupe du monde féminine [reportage]

- ✓ Champion du monde de
 breakdance

Portrait

- Champagne écolo

GRAPPES RÉMOISES, le journal des lycéens de Premier Campus

Rédaction en chef: Laure Diamana, Divine Sese, Salim Hadbi

Rédacteurs: Benito Daniel Diampanga, Nevrez Yurtsever, Mohamed-Ali Lazizi, Brahim Regradj, Osiris Yetna, Jean-Marc Lin, Eva Gomes De Sousa, Hager M'Sallem, Chaïne Assadi, Amine El Allaki, Hamsan Anantharajah, Kellia Anaïs, Delna Bruno, Yousra Berrak, Davina Brochant, Sonia Tohotou, Bilal Essafiri, Anthony Alagon, Marion Boetsch, Quentin Stievenard, Ayse Gümüs, Théo Lefevre, Abdelilah Ed Dahhaoui, Aurélien Michel, Tenzin Thochuang Tsang, Kadiatou Konaré, Tasnime Mabrouki, Valentin Desroches, Pauline N'Dolo, Lorraine Valbrecq, Amadou Ba, Fiona Nestor, Aurore Leveque, Ynes Bellance, Anne-Sophie Masson, Halimé Kocagoz

Édition et maquette: Sonia Tohotou, Mohammed-Ali Lazizi, Nevrez Yurtsever, Tasnime Mabrouki



CHRONOS
& KAIROS

SciencesPo

412 416
Sol. Rousse